

Rencontres radicales : pour des dialogues féministes décoloniaux

Sous la direction de Manal Altamimi, Tal Dor et Nacira Guénif-Souilamas, Paris, Cambourakis, 2018, 315 pages

Résumé et commenté par

Mireille Malaket, Baccalauréat en géographie environnementale, Diplôme d'études supérieures spécialisées en travail social, Candidate à la maîtrise, École de travail social, Université de Montréal

Traduit de l'hébreu et de l'anglais par Joëlle Marelli, Myriam Checklab et Cris Boym, le livre *Rencontres radicales : pour des dialogues féministes décoloniaux* est un ouvrage collectif publié sous la direction de Manal Altamimi, psychanalyste et psychologue, Tal Dor, docteure en sociologie et en sciences de l'éducation et cofondatrice de l'Institut bell hooks-Paulo Freire de Paris, ainsi que Nacira Guénif-Souilamas, sociologue, anthropologue et professeure à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Il donne une voix à des militant.e.s et des théories, lesquels engagent ensemble un dialogue décolonial qui explore un répertoire de pratiques, d'outils et de réflexions aux croisements des études féministes, de la pédagogie critique, des savoirs situés sur la race et le pouvoir, des études postcoloniales et des épistémologies des « Suds ». Incluant l'avant-propos et la postface, l'ouvrage contient 15 essais centrés sur la question de la trans/formation des consciences dans le contexte de conflits, de tensions sociales et raciales et en vue de changements politiques au sein de trois principaux contextes – les États-Unis d'Amérique, la Palestine et la Kanaky/Nouvelle-Calédonie. Il est divisé en quatre parties qui sont ici résumées.

195

L'avant-propos, « Un point de non-retour : le savoir incarné », introduit l'ouvrage en situant notamment les expériences et les savoirs qui y sont transmis dans leurs différents contextes et ancrés dans « les corps et dans la chair de celles et ceux qui vivent les situations d'oppression, de colonisation, d'humiliation [...] » (: 11-12). Les trois co-directrices présentent alors l'objectif poignant de ce recueil, lequel vise « à fournir à qui voudra bien s'en emparer des outils qui permettent de détruire la maison du maître » (: 14).

La première partie de l'ouvrage, intitulée « Oser/risquer le conflit », contient quatre essais centrés sur la notion de conflit. En premier lieu, bell hooks met de l'avant une pédagogie du conflit qui invite à repenser la notion d'espace sécurisant au sein de la salle de classe et à prendre le risque d'aborder des sujets plus sensibles pouvant mener à des conflits. En chérissant le débat et en valorisant le conflit, il est possible de créer une communauté d'apprentissage au sein de laquelle les étudiant.e.s peuvent ouvrir radicalement leur esprit, prendre conscience de leurs privilèges et lutter contre les inégalités issues des rapports de domination. Les trois chapitres suivants abordent ensuite le contexte et les caractéristiques propres aux rencontres entre personnes juives-israéliennes et arabes-palestiniennes organisées à l'École pour la paix, institution éducative politique créée en 1976 à Neve Shalom – Whaat al Salam. Rabah Halabi et Michal Zak, en tant qu'éducateurs politiques, introduisent les particularités de la facilitation de ces rencontres entre groupes en conflit. Rabah Halabi et Nava Sonnenschein présentent plus précisément l'approche singulière de ces rencontres, qui met l'accent

sur le conflit entre deux groupes, deux identités nationales, plutôt qu'entre individus. Les auteur.e.s présentent l'évolution de cette approche, qui s'est modelée au fil des essais et erreurs et dont l'objectif se centre sur la conscientisation et l'identité des participant.e.s dans leurs interactions. Ramzi Suleiman, dans le chapitre suivant, s'appuie sur des théories du champ de la psychologie sociale pour analyser les processus récurrents au sein de ces rencontres. En considérant les rapports de domination et l'asymétrie des relations, son analyse explore les différences de réactions entre les membres des deux groupes ainsi que les éléments indispensables à la constitution du groupe de rencontre en tant qu'outil d'intervention politique efficace.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée « Dialogues intérieurs/extérieurs », comporte trois essais explorant différentes formes de dialogue. Au cœur du premier chapitre, bell hooks, de son nom d'auteur, entame un dialogue intérieur entre elle-même, Gloria Watkins, et bell hooks, sa voix d'auteur. Elle décrit son rapport avec l'œuvre de Paulo Freire, qui a grandement influencé ses travaux, malgré ses contradictions et les critiques féministes qui lui sont adressées. Établissant un lien entre le processus de décolonisation et le concept de conscientisation de Freire, son œuvre lui a permis de penser la construction d'une identité en résistance. Rabah Halabi et Michal Zak proposent, quant à eux, un exemple de leur travail en tant que facilitateurs à l'École pour la paix en entamant ensemble un dialogue sur la facilitation à deux de groupes nationaux en conflit. Ils discutent de divers problèmes et dilemmes rencontrés dans le cadre de ces rencontres et réfléchissent aux rapports de pouvoir en jeu. Enfin, Ahmad Hijazi et Nava Sonnenschein abordent le cadre uninationnel de ces rencontres, soit le moment où le groupe binational se scinde en deux groupes, les Juif.ve.s se réunissant avec la personne facilitatrice juive et les Arabes avec la personne facilitatrice arabe. Au cœur de ces dialogues « entre soi », les membres sont amené.e.s à prendre conscience de leur appartenance à un groupe minoritaire ou majoritaire. Ce cadre distinct, qui se déroule dans la langue maternelle du groupe, permet de faire émerger certains aspects spécifiques du conflit qui demeurent sous silence dans le cadre binational.

196

La troisième partie de l'ouvrage, qui s'intitule « Agir avec/sans les Blanc.he.s », est composée de deux essais entourant les processus de transformation de l'identité et de la réalité dans le contexte des luttes antiracistes et anticoloniales. À travers les récits de ses camarades blanc.he.s antiracistes, bell hooks défend l'idée que les Blanc.he.s peuvent changer et ont le pouvoir de résister au racisme, et que cette transformation mérite d'être valorisée et soutenue. Au cœur des luttes contre le racisme et la suprématie blanche, elle souligne l'importance du refus de tout acte d'exclusion, de l'humour comme outil facilitant la création de liens et de la recherche de réciprocité dans les situations d'inégalités. Rabah Halabi et Michal Zak analysent, pour leur part, les récits tirés d'entretiens auprès de cent jeunes Juif.ve.s et Arabes ayant participé à des ateliers de l'École pour la paix. Les auteurs mobilisent une approche postcoloniale considérant le contexte plus large du conflit israélo-palestinien dans toute sa dimension historique et ses complexités. Ils observent l'influence de la rencontre sur l'identité des participant.e.s, leur compréhension du conflit ainsi que les transformations qui se manifestent dans leurs conceptions de soi et des autres. Au cœur de ces transformations, le sentiment de culpabilité et de honte est considéré comme révolutionnaire. Cette section de l'ouvrage met ainsi en évidence les processus de transformation identitaire qui s'opèrent dans la rencontre avec l'Autre, pouvant favoriser l'avancement des luttes pour la justice sociale.

La quatrième partie, « Trouver sa voix/voie, inventer ses mots », comporte quatre essais explorant la libération de la conscience coloniale à travers différentes pratiques et outils décoloniaux. Partageant ses expériences en milieu académique, bell hooks critique la politique de la honte et les rituels d'humiliation déshumanisants au sein du secteur de l'éducation, empreint de la pensée suprémaciste blanche. Elle défend l'importance de l'éducation comme pratique de la liberté afin de dépasser le sentiment de honte pouvant affecter plus particulièrement les étudiant.e.s de couleur

et marginalisé.e.s, et propose d'utiliser la salle de classe comme lieu d'accompagnement sécurisant pour atteindre cet objectif. Dans un second chapitre, hooks met de l'avant l'usage de la langue et son lien avec la domination. Elle explore la réappropriation de la « langue de l'opresseur » par les peuples opprimés en tant qu'espace de résistance. Elle encourage ainsi l'utilisation de toute forme de langage autre que l'anglais standard en tant que pratique libératrice pour la construction d'une vision du monde contre-hégémonique. Tal Dor, à travers différents récits de femmes palestiniennes et juives, aborde la praxis des rencontres radicales et celle du dialogue critique en tant qu'outils de libération de la conscience coloniale. Cette libération peut alors favoriser la construction d'une cohabitation véritable, un vivre-ensemble, au sein d'un appareil étatique de colonialité et de domination. Néanmoins, ce processus de trans/formation ne peut s'opérer sans amour profond pour le monde et les gens, au fondement même du dialogue. Enfin, Angéline Perrochaud, Pascal Hébert et Pierre Wélépa illustrent la voie d'un dialogue décolonial issu de leur participation à des groupes de rencontre en Kanaky/Nouvelle-Calédonie entre militant.e.s positionné.e.s différemment dans les dynamiques de pouvoir, de genre, de race et d'ethnicité.

Nassira Hedjerassi conclut l'ouvrage par une postface au cœur de laquelle elle entre en dialogue avec l'ensemble des auteur.e.s tout en invitant à poursuivre les réflexions sur les différentes notions abordées. Elle souligne alors le potentiel significatif des dialogues et des rencontres radicales pour la construction de ponts entre communautés en conflit.

Tout en s'adressant à un public plus large que les travailleuses sociales et les travailleurs sociaux, l'ensemble de cet ouvrage collectif revêt une pertinence significative pour la formation, la recherche et la pratique en travail social. En cohérence avec les valeurs de justice sociale et l'objectif de transformation sociale au cœur de cette discipline, ses apports théoriques et pratiques peuvent favoriser la trans/formation de la conscience de personnes engagées dans des situations de conflit et de tension en quête de changements sociaux et politiques pour un meilleur vivre-ensemble. Les approches féministes décoloniales étant peu abordées dans le cadre de la formation en travail social, l'ouvrage permet d'en combler les lacunes. Alors que les travailleuses sociales et travailleurs sociaux peuvent être amené.e.s à intervenir auprès de groupes en conflit, qui ont dans certains cas été contraints de fuir ces situations conflictuelles, ce recueil apporte des réflexions, des approches et des outils favorisant une meilleure compréhension du contexte sociopolitique et historique entourant les réalités des conflits et leur gestion. En outre, l'ouvrage met en lumière la pertinence et l'utilité des dialogues intérieurs/extérieurs critiques en tant qu'outils pour le travail social. En offrant un espace à des voix divergentes, le dialogue permet de porter à la conscience de soi et/ou de l'Autre certaines réalités de la pratique jusqu'alors demeurées invisibles, et de révéler ainsi nos angles morts. En mettant de l'avant les principes des rencontres radicales, les auteur.e.s reconnaissent l'importance d'une compréhension claire des dynamiques de pouvoir et de l'oppression à travers la reconnaissance de son positionnement social et identitaire. L'ouvrage encourage ainsi à s'engager dans un processus de réflexion critique transformatrice impliquant une prise de conscience des rapports de pouvoir existants aux échelles microsociales et macrosociales. Il souligne l'importance de cultiver la capacité à interpréter et à aborder la réalité de manière critique tout en faisant partie de celle-ci. Cette prise de conscience étant nécessaire à la pratique anti-oppressive en travail social (Lee, Macdonald, Caron et al., 2017), cet ouvrage revêt une pertinence singulière pour la formation et la pratique dans ce domaine. D'ailleurs, le déploiement d'une pédagogie du conflit telle que présentée par hooks peut outiller la formation en travail social en éclairant les dynamiques qui se forment au sein des salles de classe, notamment quand vient le temps d'aborder des sujets plus sensibles tels que les enjeux reliés au racisme. En préparant les étudiant.e.s à faire face aux tensions qu'ils peuvent rencontrer à l'extérieur de la classe, il amène également à percevoir l'éducation comme se situant là où les gens se trouvent. À ce titre, il présente une pertinence particulière dans le contexte actuel des débats entourant la reconnaissance du racisme systémique au Québec et

l'essor international du mouvement militant *Black Lives Matter*, alors que la lutte contre le racisme est un objectif incontournable du travail social (Perras et Boucher, 1993). En mettant de l'avant des réflexions issues des expériences des différent.e.s auteur.e.s, l'ouvrage appelle à reconsidérer une séparation allant trop souvent de soi entre les expériences et les savoirs dits scientifiques. Ce faisant, il soutient la valorisation des savoirs expérientiels, une dimension très pertinente pour le travail social, qui se situe aux croisements de la théorie et de la pratique. De plus, les réflexions entourant l'usage de la langue invitent à reconnaître la domination des langues colonisatrices au sein de la formation universitaire et les enjeux d'accessibilité à des savoirs contre-hégémoniques. Elles relèvent d'autant plus l'importance des interprètes au cœur de la pratique en travail social afin que les personnes accompagnées puissent s'exprimer dans la langue de leur choix. Ces réflexions conduisent à une prise de conscience critique de l'hégémonie des savoirs occidentaux et de son influence sur la formation et la recherche en travail social. En ce sens, l'ouvrage alimente les réflexions sur l'importance de décoloniser les représentations et les pratiques sociales pour bâtir une société plus juste, inclusive et solidaire. Pour ce faire, l'interdisciplinarité gagnerait à être davantage mise de l'avant au cœur de la formation et de la pratique en travail social. En vue de décoloniser les approches pédagogiques, Tejada, Espinoza et Gutierrez (2003 : 21) relèvent ainsi l'importance de l'utilisation de théories et de compréhensions provenant de champs et de disciplines variées qui permettent de rendre compte des logiques, des mécanismes et des effets de la domination coloniale, de l'oppression et de l'exploitation. Enfin, les théories, les approches et les outils décoloniaux au cœur de l'ouvrage présenté sont encore à ce jour peu opérationnalisés en travail social. De ce fait, l'étendue de leurs limites reste encore à découvrir.

RÉFÉRENCES

198

- Lee, E. O. J., Macdonald, S.-A., Caron, R. et A. Fontaine (2017). « Promouvoir une perspective anti-oppressive dans la formation en travail social », *Intervention*, n° 145, 7-19.
- Perras, S. et N. Boucher (1993). « L'intervention sociale contre le racisme : sortir du multiculturalisme et de la pensée magique », *Service social*, vol. 42, n° 1, 101-119.
- Potvin, M. (2018). « Média, discours d'opinion et montée du racisme au Québec : de la crise des accommodements à aujourd'hui » : 63-74, dans S. Lefebvre et G. St-Laurent (dir.), *Dix ans plus tard : la Commission Bouchard-Taylor, succès ou échec?*, Québec-Amérique.
- Tejada, C., Espinoza, M. et K. Gutierrez (2003). « Toward a Decolonizing Pedagogy: Social Justice Reconsidered » : 10-40, dans P. P. Trifonas (sous la dir.), *Pedagogies of Difference: Rethinking Education for Social Change*, Routledge.